

# Une réponse lacanienne à l'article d'Alenka Zupančič *Sexual Difference and Ontology*.

Shin'ya OGASAWARA

<http://www.lacantokyo.org>

## 1. Il faut se référer à Heidegger avec Lacan

Deux absences sautent aux yeux quand on lit l'article d'Alenka Zupančič [Sexual Difference and Ontology](#) : celle du nom de Heidegger et celle de la proposition de Lacan : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Prouveraient-elles qu'il soit encore permis dans des milieux anglophones, de parler de l'ontologie sans citer le nom du penseur le plus grand de notre temps, ainsi que de parler de la sexualité au sens psychanalytique du terme sans se référer à cette formule-là dont Lacan nous enseigne qu'elle est des fondements de la psychanalyse ? De toute façon, ce n'est pas le cas pour nous qui lisons Heidegger en allemand et Lacan en français.

Donc éclairons la lanterne pour voir de façon plus claire ces deux points fondamentaux dont il devrait s'agir dans l'article d'Alenka Zupančič : l'être et la sexualité. (Je prie aux lecteurs de se référer à mon article [Heidegger avec Lacan](#) où j'ai présenté des discussions

plus détaillées qui portent sur ces sujets, puisque ici je ne peux qu'en faire des résumés.)

## 2. L'être et le phallus

En ce qui concerne l'être, la confusion d'Alenka Zupančič se résume dans cette expression siennese : « the inherent contradiction of being ».

Il me semble que la langue anglaise est fondamentalement inapte à des pensées ontologiques, puisque l'on ne pourrait pas y avoir la moindre idée de ce que Heidegger appelle la différence ontologique, cette distinction du *Seiendes* (étant) et du *Sein* (être), étant donné qu'en anglais, on ne dispose pour ces deux termes-là que d'un seul mot *being*.

Donc si on pense en anglais, il est très certain qu'on aie des achoppements dès l'entrée du *Sein und Zeit*. Un remède possible en serait d'écrire *a being* pour *ein Seiendes* et *the Being* pour *das Sein*. Mais je ne sais pas comment on s'arrange pratiquement en anglais pour lire Heidegger. Ou n'aurait-on pas peut-être besoin d'une telle invention, puisqu'il est censé *politically incorrect* de lire un penseur Nazi ?

De toute façon, ce n'est pas la différence ontologique de l'étant et de l'être qui est le vif de la question heideggérienne de l'être, mais un au-delà : la différence du *Sein* et de ce que Heidegger écrit *Seyn* ou ~~Sein~~ (que nous écrivons plus simplement *Sein*).

Le mot *Seyn* est une vieille orthographe du *Sein*. Par exemple, dans le dictionnaire de

Grimm se trouve une telle citation de Hegel : « die wahrheit des seyns ist das wesen » (la première phrase de *Die Lehre vom Wesen* de la *Wissenschaft der Logik*).

À partir de l'an 1936, Heidegger se sert du mot *Seyn*, mais seulement dans ses manuscrits non-publiés de son vivant, pour désigner ce qu'il appelle temps dans son *Être et temps*, c'est-à-dire le temps en tant que sens de l'être et horizon pour comprendre l'être. (Notons que l'horizon veut dire là un lieu ou un champ délimités par un bord, et que Lacan nous illustrera ce bord comme bord d'une bande de Möbius dans la topologie de *cross-cap*).

Pour formaliser des problèmes, servons-nous du mathème fondamental que Lacan a cueilli chez Saussure :  $\frac{S}{s}$ , le signifiant sur le signifié, puisqu'il s'agit de comprendre (verstehen) un sens. D'abord, le sens de l'étant (Seiendes) est l'être (Sein) :

$$\frac{\text{Seiendes}}{\text{Sein}}$$

Et puis, le sens de l'être (Sein) est le temps (Zeit) :

$$\frac{\text{Sein}}{\text{Zeit}}$$

Dans ces deux mathèmes ontologiques, le terme *Sein* désigne ce que Heidegger appelle *das Seiende als solches im Ganzen* (l'étant comme tel dans sa totalité).

Jusqu'ici nous sommes dans *Être et temps* publié en 1927 et qu'on tient ordinairement pour l'oeuvre principale de Heidegger. Pourtant, en 1936, il aura une conversion (Kehre), et ce, « au moment d'une tentative de dire la vérité de l'être tout simplement » [ im Augenblick eines Versuches, die Wahrheit des Seins einfach zu sagen ] (*Brief über*

den »*Humanismus*«, in *Gesamtausgabe*, Band 9, p.313).

Alors, au lieu du sens de l'être, il s'agit maintenant de la vérité de l'être. En conséquence, nous passons du mathème saussurien du « signifiant sur le signifié » au mathème développé du discours de l'analyste où un semblant-signifiant-agent-maître *a* représente la vérité de l'être du sujet pour un autre signifiant-patient-esclave \$ :

$$\frac{a}{\text{vérité}} \rightarrow \$$$

Et ce que Heidegger appelait temps dans son *Être et temps*, n'est maintenant rien d'autre que « le nom préalable du *Sein* » (*Die Geschichte des Seyns*, in *Gesamtausgabe*, Band 69, p.59).

Donc à la place de  $\frac{\text{Sein}}{\text{Zeit}}$ , nous écrivons :

$$\frac{\text{Sein}}{\text{Seyn}}$$

Alors, *Seyn* : « Zum Wesen des Seyns gehört das Nicht » [ à l'essence du *Seyn* appartient le non ], dit Heidegger (*Beiträge zur Philosophie vom Ereignis*, p.267), de sorte que, si on doit se servir du mot orthographié *Sein* pour indiquer le *Seyn*, ce mot-là ne s'écrit qu'effacé par un signe de rature : ~~*Sein*~~ (cf. Heidegger, *Zur Seinsfrage*, in *Gesamtausgabe*, Band 9, pp.410-411).

En passant, nous dirions qu'il est très probable que cette écriture heideggérienne de ~~*Sein*~~ aie inspiré à Lacan son mathème du sujet barré \$ (ce qui ne veut pas dire que ces deux termes, ~~*Sein*~~ et \$, sont équivalents l'un à l'autre sans aucune réserve).

En tout cas, nous en avons la définition :

$$\text{Seyn} \equiv \text{Sein}$$

Et à la place de  $\frac{\text{Sein}}{\text{Zeit}}$  et de  $\frac{\text{Sein}}{\text{Seyn}}$ , nous écrivons maintenant :

$$\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}}$$

Ce mathème-là, nous l'appelons mathème de la *structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet*, où l'être (the Being) en tant que l'étant comme tel dans sa totalité représente l'être (the Being) à la place de la vérité qui se retire et qui se cache sous la place du signifiant-agent. Et cette place de la vérité, Lacan l'appelle, dès la première page du premier écrit de ses *Écrits*, place de l'*ex-sistence* (francisation du terme heideggérien *Ek-sistenz*) qui est *ex-sistente* par rapport à la place du signifiant insistant de la formation de l'inconscient, et Lacan dit que c'est dans cette place de l'*ex-sistence* qu'il faut situer le sujet dont il s'agit dans la psychanalyse (cf. *Le séminaire sur « La Lettre volée »*, in *Écrits*, p.11).

En fait, comme Heidegger dit que sa conversion a été motivée par la nécessité de penser plus directement à partir de la vérité de l'être, c'est plutôt au terme de vérité que nous devrions d'abord prêter attention. Et au sujet de la vérité, Lacan dit ceci de remarquable : « rien ne cache autant que ce qui dévoile. (...) la vérité, Ἀλήθεια = *Verborgenheit* [ ce qui se cache ] » (*Étourdit*, in *Autres écrits*, p.451).

Si on critique Lacan là-dessus en disant que Heidegger souligne toujours que l'ἀλήθεια

veut dire *Unverborgenheit* [ ce qui ne se cache pas ], nous pouvons, pour y répliquer, citer Heidegger même, par exemple : « ἡ ἀλήθεια elle-même, dans son essence, est fondée dans la λήθη » (*Parmenides*, in *Gesamtausgabe*, Band 54, p.185) ; « nous apprenons d'abord, de façon grecque, ἡ ἀλήθεια comme *Unverborgenheit*, et ensuite, nous la pensons, au-delà du niveau grec, comme clairière de ce qui se cache [ *Lichtung des Sichverbergens* ] » (*Das Ende der Philosophie und die Aufgabe des Denkens*, in *Gesamtausgabe*, Band 14, p.88).

Nous y ajoutons encore quelques citations de ses *Beiträge zur Philosophie (vom Ereignis)* : « l'être demeure dans la vérité : clairière à la place de ce qui se cache » [ *das Seyn west in der Wahrheit : Lichtung für das Sichverbergen* ] (*Gesamtausgabe*, Band 65, p.29) ; « la vérité a lieu en tant que cachette donnant la clairière » [ *die Wahrheit geschieht als die lichtende Verbergung* ] (*ibid.*, p.30) ; « qu'une clairière se fonde à la place de ce qui se cache, cela veut dire que la vérité est surtout la cachette donnant la clairière. L'être se cache dans la clairière du là. L'être demeure dans ce qui se cache » [ *daß eine Lichtung sich gründe für das Sichverbergende, dies meint die Fassung : Wahrheit sei lichtende Verbergung zuerst. Das Sichverbergen des Seyns in der Lichtung des Da. Im Sichverbergen west das Seyn* ] (*ibid.*, p.342).

À partir de ces citations-là, nous pouvons distinguer, en ce qui concerne la vérité, d'une part, ἀλήθεια, ce qui ne se cache pas [ *Unverborgenheit* ], clairière [ *Lichtung* ], et d'autre part, λήθη, ce qui se cache [ *Sichverbergen, Verborgenheit* ], cachette [ *Verbergung* ]. Et

puisque Heidegger précise la structuration substitutive de ces deux séries de termes en disant que la clairière s'ouvre à la place de ce qui se cache [ *Lichtung für das Sichverbergen* ], nous pouvons formuler que la vérité elle-même se structure comme ceci :

$$\frac{\alpha\lambda\eta\theta\epsilon\iota\alpha}{\lambda\eta\theta\eta}$$

ou encore,

$$\frac{\text{Lichtung}}{\text{Sichverbergen}}$$

Nous appelons cette structure de substitution *structure phénoménologique de la vérité*.

Les deux structures que nous venons de formuler, la structure phénoménologique de la vérité et la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet, sont la même chose :

$$\frac{\text{Lichtung}}{\text{Sichverbergen}} \equiv \frac{\text{Sein}}{\text{Sein}}$$

En plus, il se pose cette équivalence-ci :

$$\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}} \equiv \frac{a}{\varphi}$$

où le  $a$  est le petit  $a$  lacanien pour autant que Lacan le définit en disant que « l'objet  $a$  est le trou qui se désigne au niveau de l'Autre comme tel » (Séminaire XVI, p.60), tandis que le  $\varphi$ , phallus barré, est « un signifiant qui manque toujours » (Séminaire VI, p.34) au lieu de l'Autre qui est à la fois le trésor du signifiant et le lieu de ce manque (*cf. La direction de la cure*, in *Écrits*, p.627). Autrement dit, le  $\varphi$  est le mathème qui formalise la

proposition : « il n'y a pas de rapport sexuel », le  $\varphi$  étant le signifiant même du rapport sexuel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire (cf. Séminaire XX, p.87), de sorte qu'il ne peut s'écrire que barré :  $\bar{\varphi}$ .

En ce qui concerne la démonstration de l'équivalence  $\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}} \equiv \frac{a}{\varphi}$  que je nommerai le théorème HL (Heidegger-Lacan), je vous prie de vous référer au chapitre I de mon article [Heidegger avec Lacan](#), puisqu'elle est un peu trop longue et compliquée pour que je vous la présente ici.

J'ajouterai ici encore une autre équivalence. Puisque le  $\varphi$  est le signifiant qui manque au lieu de l'Autre et à cause duquel il y a toujours un manque dans l'Autre (cf. *Écrits*, p.818), nous avons :

$$\varphi \equiv \bar{A}$$

Et pour autant que le  $a$  est le signifiant pur du trou dans le lieu de l'Autre, nous avons :

$$a \equiv S(\bar{A})$$

Donc il se pose cette équivalence-ci :

$$\frac{a}{\varphi} \equiv \frac{S(\bar{A})}{\bar{A}}$$

Puisque le  $S(\bar{A})$  est défini comme le signifiant du manque dans l'Autre, il est un peu trop évident que puisse s'écrire ce mathème  $\frac{S(\bar{A})}{\bar{A}}$ , mais je ne l'ai jamais vu écrit ainsi.

D'ailleurs, étant donnée l'équivalence  $\varphi \equiv \bar{A}$ , nous pouvons écrire aussi ce mathème-ci :  $\frac{a}{\bar{A}}$ , que justifie cette remarque de Lacan : « la fonction du désir chez l'homme, en tant qu'il institue la dominance, à la place privilégiée de la jouissance, de l'objet  $a$  du

fantasme qu'il substitue à l' $\mathcal{A}$  » (*Subversion du sujet et dialectique du désir*, in *Écrits*, p.823).

D'ailleurs, étant donné que parfois Lacan appelle Autre la localité même du manque dans l'Autre, c'est-à-dire la place de la vérité de l'être du sujet, nous écrivons, quand cela nous convient, «  $\mathcal{A}$ utre » pour la localité du manque dans l'Autre.

Alors, la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet  $\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}}$  fait la clef de l'ontologie heideggerienne, pour laquelle, puisqu'il s'agit là de l'être, le mot « ontologie » devrait s'écrire « ~~ontologie~~ », ce qui lui permettrait d'être distinguée d'autres ontologies aux sens ordinaire et traditionnel du mot et qui sont des ontologies substantialistes.

Et ce mathème de la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet est la formulation plus exacte et stricte de ce qu'Alenka Zupančič appelle de façon vague et confuse « the inherent contradiction of being ».

Cette structure formalisée par les mathèmes  $\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}}$  ou  $\frac{a}{\emptyset}$  est exactement ce qui fait le point d'achoppement du principe aristotélicien de non-contradiction, puisqu'elle formalise ce que Heidegger résume avec la formule la plus fondamentale de son ~~ontologie~~ phénoménologique : « Es gibt Sein » (*Zeit und Sein*, in *Gesamtausgabe*, Band 14, p.9ff.), qui ne veut pas dire simplement qu'il y a un être, mais que Ça donne l'être : l'être se manifeste comme l'être ; l'être en tant que vérité retirée et cachée se fait représenter par

l'être en tant que clairière ouverte.

Si Barbara Cassin appelle Lacan « ab-aristotélien » (*Il n'y a pas de rapport sexuel, Deux leçon sur L'Étourdit de Lacan*, p.12), ce serait le meilleur éloge fait par un philosophe à l'endroit de Lacan, puisque que Lacan soit *ab-aristotélien* veut dire qu'il a dépassé effectivement la métaphysique, dont on sait que le dépassement de la métaphysique est la tâche qu'assume Heidegger lui-même. En quoi Lacan a-t-il dépassé la métaphysique ? Bien sûr par sa formule *ab-aristotélienne* du « il n'y a pas de rapport sexuel » qui met en évidence la structure *ab-métaphysique* de la vérité de l'être du sujet.

Alors, voyons encore un peu plus le texte d'Alenka Zupančič. Elle dit : « all being is symbolic ». Est-ce que cela veut dire qu'une image est de l'ordre du symbolique ? Certainement pas. Mais pour autant que l'être (Sein) en tant que l'étant comme tel dans sa totalité est le lieu ouvert que Heidegger appelle clairière (Lichtung) et qu'un des trois aspects du *a* est le trou du lieu de l'Autre, nous pouvons dire, selon la définition du symbolique comme trou (cf. Séminaire XXII *R.S.I.*), que la place de l'agent où se situe le terme « Sein » est la place de l'ordre du symbolique.

Et puis, Alenka Zupančič dit : « there is only being in the symbolic – except that there is real. There “is” real, but this real is no being. Yet it is not simply the outside of being ; it is not something besides being, it is the very curving of the space of being ».

On pourrait sortir d'une telle confusion, si on lit plutôt ces mots très simples de Heidegger : « Das Seiende ist. Das Seyn west » [ Un étant est là. A being is there. L'être

demeure. The Being remains ] (*Beiträge zur Philosophie vom Ereignis*, p.30).

De toute façon, Alenka Zupančič semble ignorer la définition lacanienne du réel comme ex-sistence (cf. Séminaire XXII *R.S.I.*) ainsi que la topologie du lieu de l'Autre que Lacan formule comme topologie du *cross-cap*.

Le réel dont il s'agit dans la psychanalyse est l'impossible (cf. Séminaire XVI, p.66), c'est-à-dire, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire (cf. Séminaire XX, p.87) :  $\emptyset$ , phallus impossible à écrire, le rapport sexuel qu'il n'y a pas.

Au sujet du  $\emptyset$ , Lacan dit : « Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant [ phallus ] n'y [ est ] que voilé » (*La signification du phallus*, in *Écrits*, p.693). C'est-à-dire, le  $\emptyset$ , le réel en tant que l'impossible, voilé par le  $a$ , ex-siste dans la place de la vérité :  $\frac{a}{\emptyset}$ .

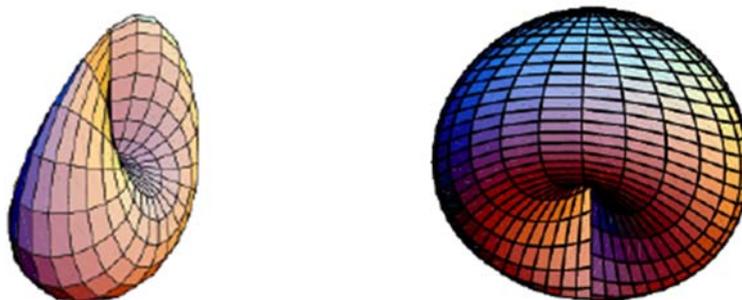
Quant à la topologie, il nous faudrait d'abord nous référer à ces définitions de Heidegger : « la poésie qui pense est la topologie de l'être. Elle lui dit la localité de son essence » [ das denkende Dichten ist die Topologie des Seyns. Sie sagt diesem die Ortschaft seines Wesens ] (*Aus der Erfahrung des Denkens*, in *Gesamtausgabe*, Band 13, p.84) ; « topologie : topologuer ce lieu-là qui met l'être et le rien ensemble dans leur essence » [ Topologie : die Erörterung desjenigen Ortes, der Sein und Nichts in ihr Wesen versammelt ] (*Zur Seinsfrage*, in *Gesamtausgabe*, Band 9, p.412).

C'est-à-dire, la topologie dont il s'agit dans l'ontologie fondamentale consiste à topologuer l'être : dire la localité ou la place de la vérité de l'être du sujet dans la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet, et en la disant, faire ex-sister l'être dans la place véritative qu'il tient dans la structure  $\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}}$  ou  $\frac{a}{\emptyset}$ .

En passant, c'est d'un tel acte de dire qu'il s'agit quand Lacan dit que l'éthique de la psychanalyse est l'éthique du Bien-dire (*Télévision*, in *Autres écrits*, p.541).

Ainsi, ce dont il s'agit dans la topologie ontologique, c'est la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet :  $\frac{\text{Sein}}{\text{Sein}}$  ou  $\frac{a}{\emptyset}$ . Comme nous l'avons suggéré plus haut, dans son *Être et temps*, Heidegger appelle horizon la place ex-sistente de la vérité. Cet horizon est délimité par un bord. Et l'idée vient à Lacan de formaliser ce bord de la place de l'être ex-sistent par le bord d'une bande de Möbius auquel s'identifie le bord d'un disc  $a$ , de sorte que se constitue un *cross-cap* qui ainsi formalise la topologie du lieu de l'Autre en tant que lieu de la vérité.

Je vous présente ici deux figures exemplaires du *cross-cap* que je cite du [Wolfram Math World](#) :



Ce qu'on appelle *cross-cap* est une manière d'immerger un plan projectif réel dans

l'espace euclidien de trois dimension. Ce qui est à noter là est ceci : si on en ôte les points qui constituent ce qui apparaît comme la ligne d'intersection, la surface de cross-cap se réduit à un disc. C'est-à-dire, dans une figure de cross-cap, la bande de Möbius *Sein* elle-même est complètement cachée par le disc *Sein*.

Telle est la topologie ontologique de *cross-cap* dont Lacan se sert depuis son Séminaire de 1961-62 sur l'identification pour formaliser la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet. Un lacanien n'a pas besoin de métaphores confuses telles que « the curving of the symbolic space of being » ou « a singularly curved topological space which is named the Real », expressions qu'Alenka Zupančič semble emprunter de la théorie einsteinienne de la gravitation.

### 3. La sexualité en tant que désir

Ensuite, passons maintenant au problème de la sexualité.

Dans son Séminaire XI, Lacan nous dit que ce que Freud appelle pulsion sexuelle est quelque chose comme un montage ou un assemblage artificiel et arbitraire d'éléments hétérogènes, c'est-à-dire qu'on ne peut pas supposer quelque entité sous le terme freudien de pulsion sexuelle.

Donc, quant au concept de sexualité aussi, il nous faudrait en procéder à des

démontages. Je vous en proposerai ici un, un démontage très simple en deux : d'une part, la sexualité en tant que désir, et d'autre part, la sexualité en tant que sexuation.

Dans son Séminaire XI, Lacan nous présente cette proposition-ci : « le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, en tant qu'elle est sexualité » (pp.133 et 159). Ajoutons-y une phrase de la *Position de l'inconscient* écrite en 1964 au même moment que le Séminaire XI : « L'attente de l'avènement de cette être [ qui réside en deçà du bord möbiussien ] dans son rapport avec (...) le désir de l'analyste (...), voilà le ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert » (*Écrits*, p.844).

Le mathème de la structure du transfert est celui du discours de l'analyste :

$$\frac{a}{\emptyset} \longrightarrow \mathcal{S} \quad \text{ou} \quad \frac{a}{A} \longrightarrow \mathcal{S}$$

où la supposition du savoir  $S_2$  à la place de la vérité de l'être du sujet constitue le sujet supposé savoir qui est le support du transfert. Cette structure peut être appelée discours de l'analyste pour autant qu'un psychanalyste peut incarner le  $a$  qui représente la place de l'être  $\emptyset$  ou  $A$ .

Ce que Lacan appelle « la réalité de l'inconscient » est l'être qui ex-siste dans la place de la vérité. En tant qu'ex-sistence, l'être est le réel qui donne de la réalité aux formations de l'inconscient, y compris des objets passionnels.

Quand Lacan définit la sexualité comme la réalité de l'inconscient, elle est donc l'être dont le déplacement sous la chaîne signifiante  $a$  est ce que Lacan appelle métonymie. Et

la métonymie de l'être est la définition lacanien du désir inconscient : « le désir est la métonymie du manque à être » (*La direction de la cure*, in *Écrits*, p.623).

Donc la sexualité en tant que désir inconscient est, en elle-même, de l'ordre du réel en-deça de la différence sexuelle.

#### 4. La sexualité en tant que sexuation

Enfin, examinons les formules lacaniennes de la sexuation qui feraient les fondements ontologiques du féminisme.

J'écrirai les formules de sexuation de façon suivante :

Homme :  $(\forall x) \Phi(x) \wedge (\exists x) \neg\Phi(x)$

Femme :  $\neg(\forall x) \Phi(x) \wedge \neg(\exists x) \neg\Phi(x)$

où le "¬" est le signe de négation.

Et maintenant, essayons d'intégrer ces formules dans la structure des quatre discours, et ce à partir de l'idée que d'être un homme et d'être une femme sont deux modes de se refuser à cette vérité qu'il n'y a pas de rapport sexuel (*cf.* Séminaire XVIII, p.176, où Lacan dit « le refus de la castration »), autrement dit, que d'être un homme et d'être une

femme sont deux modes de répondre à la demande de l'être [ Anspruch des Seyns ] dans la structure phénoménologique de la vérité de l'être du sujet.

Cette idée-là se fonde sur ces remarques-ci de Lacan dans son Séminaire XVIII : d'une part, « si nous définissons l'hystérique par ceci – ça ne lui est pas particulier –, [ si nous définissons ] le névrosé [ en général ] par l'évitement de la castration, il y a plusieurs façons de l'éviter. L'hystérique a ce procédé simple, c'est qu'elle l'unilatéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré » (pp.174-175), et d'autre part, « le *Totem et tabou*, à savoir, ce qui met du côté du père la jouissance originelle, est quelque chose à quoi ne répond pas moins un évitement strictement équivalent de la castration. Ce en quoi se marque bien ceci que l'obsessionnel, pour répondre à la formule  $\neg(\exists x) \Phi(x)$  ... Comment l'obsessionnel se dérobe. Il se dérobe simplement de ne pas exister. (...) l'obsessionnel en tant qu'il est dans la dette de ne pas exister au regard de ce père non moins mythique qui est celui de *Totem et tabou* » (p.177, citations modifiées à partir d'une version non-millérienne).

Il est à noter que les formules de sexuation présentées dans le Séminaire XVIII ne sont pas exactement les mêmes que celles que Lacan présente à partir du Séminaire XIX. Dans le passage cité plus haut, la formule  $\neg(\exists x) \Phi(x)$  du côté masculin formalise la négation de l'existence du père originel dans sa jouissance sexuelle de toutes les femmes (cf. Séminaire XVIII, p.147). Donc la formule  $\neg(\exists x) \Phi(x)$  correspond soit à celle de l'universelle  $(\forall x) \Phi(x)$  par laquelle la fonction paternelle  $(\exists x) \neg\Phi(x)$  est déniée

(Verleugnung), soit à la formule  $(\exists x) \neg \Phi(x)$  même qui formalise le père mort qui se situe dans sa place de l'ex-sistence.

En passant, je vous ferai remarquer qu'à la page 177 de la version millérienne du Séminaire XVIII, on lit : « l'obsessionnel se dérobe à la formule – il n'y a pas de  $x$  qui existe qui puisse s'inscrire dans la variable  $\Phi$  de  $x$  ». Mais, en fait, ce que dit là Lacan, c'est ceci : « l'obsessionnel, pour répondre à la formule  $\neg(\exists x) \Phi(x)$  ... ». Puisque Lacan parle là de l'évitement de la castration, ce à quoi l'obsessionnel se dérobe, est la castration. Et il s'y dérobe « de ne pas exister », c'est-à-dire, d'exister à la place ex-sistante de l'être pour faire le mort. Donc, que la formule  $\neg(\exists x) \Phi(x)$  du Séminaire XVIII corresponde soit à  $(\forall x) \Phi(x)$  soit à  $(\exists x) \neg \Phi(x)$  des formules définitives de sexuation, l'obsessionnel ne s'y dérobe pas, mais il y répond pour s'abriter sous elle.

Revenons au sujet, et je vous propose ces formules-ci :

$$\text{Homme : } \frac{(\forall x) \Phi(x)}{(\exists x) \neg \Phi(x)} \longrightarrow \frac{a}{\S}$$

$$\text{Femme : } \frac{\neg (\forall x) \Phi(x)}{\neg (\exists x) \neg \Phi(x)} \longrightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

D'abord, pour les deux sexes, les dits stades prégénitaux sont les mêmes où il s'agit de mêmes objets partiels prégénitaux et de mêmes satisfactions de pulsions partielles. Nous sommes là dans le discours de l'analyste en tant que discours prégénital :

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

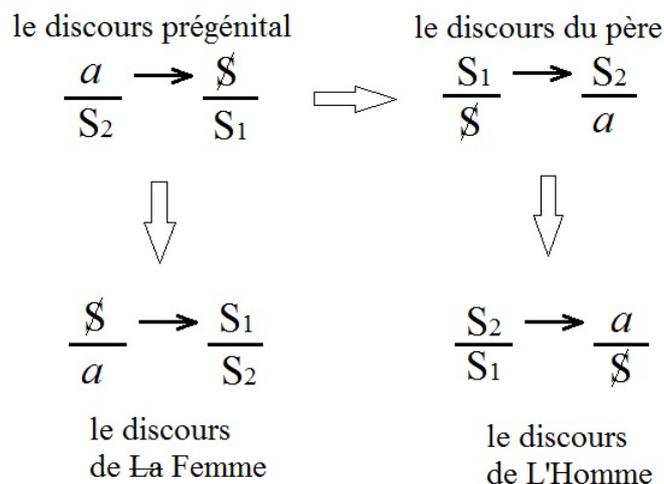
où le plus-de-jouir  $a$  en tant qu'objet partiel prégénital est à la place de l'agent.

Or, si on ne pense de façon abstraite qu'à la formation du symptôme, on pourrait dire qu'ensuite intervient dans la place de l'agent le signifiant-maître  $S_1$  en tant que père symbolique qui refoule le plus-de-jouir  $a$  dans la place de la production. Nous sommes là dans le discours du maître :

$$\frac{S_1}{\$} \longrightarrow \frac{S_2}{a}$$

Et puis, à partir du discours du maître, par le retour du refoulé où le plus-de-jouir  $a$  refoulé dans la place de la production revient à la place de l'agent, il se passe ce qu'on appelle régression, et on a de nouveau le discours de l'analyste qui est maintenant le discours du symptôme.

Mais une telle abstraction ne nous permet pas de penser le problème de la sexualité.



En fait, il faut penser deux voies qui divergent à partir du discours de l'analyste en tant

que discours prégénital : l'une passe par le discours du maître pour aboutir au discours de l'université qu'on peut appeler aussi bien discours de l'obsessionnel et que nous posons ici comme discours de L'Homme. Et l'autre voie passe directement dans le discours de l'hystérique qui est le discours de La Femme.

#### 4.1. Du côté de L'Homme

Voyons d'abord le côté de L'Homme.

Lacan nous dit que « c'est au témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure, à ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe [ freudien du *Totem et tabou* ] » (Séminaire XVIII, p.161 ; seulement j'ajoute une virgule après le mot « structure » ), c'est-à-dire, celui du meurtre du père originel. Lacan nous dit aussi que « le meurtre du père est le substitut de la castration refusée » (Séminaire XVIII, p.176) et que le meurtre du père a pour signification la *Bedeutung* du phallus  $\emptyset$  (cf. *ibid.*, p.177).

Nous pouvons lire dans ce mythe que les fils-esclaves  $S_2$ , tous unis, tuent le père-maître  $S_1$  pour s'emparer de sa place souveraine, de sorte que le père  $S_1$  est refoulé dans la place ex-sistante de l'être qui est aussi la place de la mort. Maintenant le père mort existe à la place ex-sistante de la vérité de l'être  $\emptyset$ .

Ainsi, à partir du discours de l'analyste en tant que discours prégénital, on passe par le discours du maître en tant que discours du père pour arriver au discours de l'université où l'université veut dire *universitas*, c'est-à-dire totalité des fils-esclaves  $S_2$ . Maintenant, à la place de l'agent-maître se pose l'universelle  $(\forall x) \Phi(x)$ . Et pour autant qu'elle se pose, nous avons l'ensemble  $\{ x \mid \Phi(x) \}$ , de sorte que la proposition «  $x$  est un homme » se définit par ceci :  $x \in \{ x \mid \Phi(x) \}$ .

Ici, demandons-nous quelle serait la forme explicite du prédicat  $\Phi(x)$ . Pour cela, il nous faut commencer par nous demander de nouveau : qu'est-ce que le phallus ?

Lacan nous dit que « la turgescence vitale, ce quelque chose d'énigmatique, d'universel, plus mâle que femelle, et dont la femelle elle-même peut pourtant devenir le symbole, voilà ce dont il s'agit dans le phallus » (Séminaire VI, p.355).

D'abord, le phallus serait ce qui réaliserait le rapport sexuel. Mais puisque ce phallus  $\varphi$  est le signifiant manquant au lieu de l'Autre qui est à la fois le trésor du signifiant et le lieu de ce manque (cf. Séminaire VI, p.34 et *Écrits*, p.627), il ne peut s'écrire que barré :  $\bar{\varphi}$ . Et en tant que signifiant impossible qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, le  $\bar{\varphi}$  est de l'ordre du réel.

Et puis, le  $(-\varphi)$  que Lacan définit comme « fonction imaginaire de la castration » (*Subversion du sujet et dialectique du désir*, in *Écrits*, p.825). Il est le phallus en tant qu'image négative. Lacan a osé une fois l'appeler « signifiant imaginaire » (*ibid.*, p.823).

L'objet  $a$  qui inclut ce  $(-\varphi)$  :  $\frac{a}{(-\varphi)}$  (cf. Séminaire VIII, p.289), « c'est l'ἄγαλμα, le trésor inestimable qu'Alcibiade proclame être enfermé dans la boîte rustique qui lui forme la figure de Socrate » (*Écrits*, p.825), et encore, « telle est la femme derrière son voile : c'est l'absence du pénis qui la fait phallus, objet du désir » (*ibid.*).

Enfin, le  $\Phi$  qui est défini comme étant « le phallus symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance » (*Écrits*, p.823). Mais étant donné que, par rapport au réel, ce qui est des ordres du symbolique et de l'imaginaire est un semblant, Lacan nuance cette définition-là du  $\Phi$  en disant qu'il est « le semblant de la jouissance sexuelle » (Séminaire XVIII, p.146). En plus, le  $\Phi$  n'est pas quelque chose de primordial, mais il est le « symbole [ qui répond ] à la place où se produit le manque de signifiant » (Séminaire VIII, p.278) (à noter que le [ qui répond ] est omis dans la version millérienne) ou « ce qui vient à la place du signifiant manquant » (*ibid.*, p.281). Aussi dans la page 823 des *Écrits*, nous pouvons trouver ces remarques équivalentes de Lacan : « il [ le  $\Phi$  ] vient à remplir un manque », et le  $\Phi$  est un « support du  $(-1)$  ».

Donc nous pouvons écrire le mathème suivant :

$$\frac{\Phi}{\varphi}$$

qui a la même structure de substitution que les mathèmes  $\frac{a}{\varphi}$  et  $\frac{a}{\mathbb{A}}$  .

À cause de cette structure phénoménologique fondamentale où un signifiant-semblant représente la vérité de l'être du sujet, il y a une homogénéité du  $a$  et du  $\Phi$  pour autant que le  $a$  n'est pas là le signifiant pur du trou mais un semblant : le signifiant  $a$  est là « la lettre

d'*a*-mur » qui empêche à l'homme d'atteindre l'Autre comme tel, de sorte que, chez l'homme, toute la réalisation du rapport sexuel n'aboutit qu'au fantasme (*cf.*, Séminaire XX, pp.11, 75 et 80), tandis que le signifiant  $\Phi$  est « ce qui fait du sexe mâle le sexe faible au regard de la perversion [ surtout le fétichisme ] » (*Écrits*, p.823), et que « la jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit, c'est de la jouissance de l'organe » (Séminaire XX, p.13), autrement dit, la jouissance phallique n'est qu'une jouissance masturbatoire dans son impossibilité de jouir de l'Autre (*cf. ibid.*, p.75).

À partir du mathème  $\frac{\Phi}{\phi}$ , il se pose une définition du prédicat phallique comme ceci :

$$\Phi(x) \equiv \frac{\Phi}{x}$$

où l'argument  $x$  est chaque être parlant, c'est-à-dire être qui habite le langage, pour autant que Heidegger dit que le langage est la maison de l'être (« die Sprache ist das Haus des Seins », *Brief über den »Humanismus«*, in *Gesamtausgabe*, Band 9, p.313). Cet être parlant, Lacan l'appelle aussi *parlêtre*, lequel mot nous pouvons écrire aussi bien *parlêtre*.

Or, pour autant que se pose l'universelle  $(\forall x) \Phi(x)$ , nous avons l'ensemble M :

$$M = \left\{ x \mid \frac{\Phi}{x} \right\}$$

qui est le tout de L'Homme que nous pouvons situer à la place de l'agent dans le discours de l'université-*universitas* qui est le discours de la totalité ou le discours totalitaire.

Par rapport à cette totalité M, pour autant que  $(\exists x) \neg\Phi(x)$ , il se pose à la place ex-

sistante de la vérité de l'être un Nom-du-Père en tant qu'un étant (Seiendes). Nous pouvons le définir comme un élément-étant P tel que  $\neg\Phi(P)$ .

Avec ces deux lettres M et P ainsi définies, le discours de L'Homme s'écrit comme ceci :

$$\frac{M}{P} \longrightarrow \frac{a}{\$}$$

où, au Nom-du-Père P en tant qu'il existe à la place ex-sistante de la vérité de l'être, se substitue le tout de L'Homme M à la place de l'agent. Ainsi L'Homme domine des femmes réduites à des objets  $a$  qui se situent à la place de l'autre-esclave. Le signifiant du trou du désir insatisfait  $\$$  est refoulé dans la place de la production.

Comme Freud le raconte dans son *Totem et tabou*, L'Homme M a tué et refoulé le père originel P dans la place ex-sistante de l'être, mais le Père est là toujours prêt à attaquer la racine de L'Homme, comme l'est la hache de saint Jean le Baptiste (Mt 3,10). C'est-à-dire, la menace de la castration est là structurelle pour L'Homme, de sorte que Freud rencontre au dernier moment du processus analytique où l'identification au tout de L'Homme devrait être détruite, la protestation masculine qui camoufle l'angoisse que suscite la menace de castration.

#### 4.2. Du côté de $\mathbb{L}a$ Femme

Maintenant le côté de  $\mathbb{L}a$  Femme. Notons que Lacan aborde le côté de  $\mathbb{L}a$  Femme à la manière de la théologie apophatique, c'est-à-dire par des propositions négatives.

D'abord, l'universelle niée  $\neg(\forall x) \Phi(x)$  que résume l'article défini barré de  $\mathbb{L}a$  Femme, désigne le trou hors de la totalité faite par l'ensemble  $M$ . Le mathème de  $\$$  à la place de l'agent dans le discours de l'hystérique, en tant que désir insatisfait de l'hystérique, désigne aussi ce trou hors du tout.

Par rapport au discours de l'analyste en tant que discours prégénital qui fait l'unique point de départ pour les deux sexes, le discours de l'hystérique se caractérise par la chute du plus-de-jouir prégénital  $a$  qui perd sa position de l'agent-maître pour se situer maintenant dans la place de l'être, tout comme du côté masculin, dans un quart de rotation du discours du maître à celui de l'université, le signifiant paternel  $S_1$  tombe de la position dominante pour devenir le père mort dans la place de l'être.

Cette chute du plus-de-jouir  $a$  qui laisse dans la place de l'agent-maître le trou du désir insatisfait  $\$$ , formalise ce que Freud appelle *Wunschversagung* [ renonciation du désir ] dans son analyse du rêve d'une hystérique que Lacan surnomme la bouchère spirituelle [ witzige Fleischhauerin ] (cf. *Die Traumdeutung*, chapitre IV).

D'autre part, la formule négative  $\neg(\exists x) \neg\Phi(x)$  dans la place ex-sistante de la vérité de

l'être du sujet veut dire que là, du côté de  $L_a$  Femme, il n'y a aucun semblant-étant tel que le P qui menace L'Homme de castration. Pourtant, même s'il n'y a pas de menace de la castration, l'abîme plus angoissant de l'être s'ouvre comme tel sous le trou du désir insatisfait  $\$$  pour exiger que tout semblant y tombe en sacrifice.

C'est peut-être ce sacrifice-là que Lacan appelle « sacrifice de l'hystérique » : le roi Œdipe qui se destitue en énucléant ses propres yeux « est indiqué à l'horizon, dans la fumée de ce qui s'élève comme sacrifice de l'hystérique » (Séminaire XVIII, p.175).

Et si Lacan dit qu' « à l'hystérique, il faut le partenaire châtré » (Séminaire XVIII, p.175), celui-ci est désigné par le  $S(A)$  au bout la flèche  $L_a \rightarrow S(A)$  dans le schéma de la page 73 du Séminaire *Encore*, mais, plus précisément, ce serait l'abîme de l'être même qui est le plus propre partenaire châtré d'une femme.

Dans son écrit de *La signification du phallus*, Lacan parle d'un « dédoublement [ qui ] se retrouve chez la femme » : « l'Autre de l'Amour comme tel, c'est-à-dire en tant qu'il est privé de ce qu'il donne, s'aperçoit mal dans le recul où il se substitue à l'être du même homme dont elle chérit les attributs » (*Écrits*, p.695). Nous pouvons dire maintenant que cet « Autre de l'Amour » désigne l'Autre, c'est-à-dire l'être ou le  $\emptyset$ , qui se cache dans la place de la vérité, et qui fait la vérité de l'être de l'objet-semblant d'amour.

Cet Autre que Lacan appelle Autre de l'Amour nous évoque le Dieu d'amour qu'on met dans le devant de la scène dans le Nouveau Testament. Si l'abîme de l'être nous apparaît comme ce Dieu d'amour qui nous appelle pour que nous participions à la

communion avec Lui en ~~être~~, pourrait-on dire que le P du côté de L'Homme représente le Dieu de colère qu'on rencontre dans l'Ancien Testament ?

Si nous revenons à la question qui concerne le Nom-du-Père, nous nous rappelons que le P du côté de L'Homme est le Père qui existe dans la place ex-sistante de l'~~être~~. C'est-à-dire, même si la place qu'il occupe est la place ex-sistante, il n'est qu'un étant, autrement dit, il n'est qu'un semblant.

Par contre, à Moïse qui Lui a demandé de lui révéler son Nom, YHWH répond en disant : « je suis le JE SUIS ». Ainsi, étant donné que le Nom imprononçable de Dieu est le JE SUIS, nous pourrions penser que le vrai Nom-du-Père est l'~~être~~ même.

Si la forclusion du Nom-du-Père est la condition nécessaire du déclenchement symptomatique de la psychose, ce Nom-du-Père correspond au P qui existe dans la place ex-sistante de l'~~être~~, tandis que le vrai Nom-du-Père qui ex-siste est la place de l'abîme de l'~~être~~ même.

## 5. L'hystérique et la psychanalyse

Puisque Freud a inventé la psychanalyse à partir de ses expériences cliniques de l'hystérie, nous pouvons dire que le discours de l'analyste est préparé par le discours de l'hystérique. Comment ? Par le trou du désir insatisfait et par l'abîme du Nom-du-Père

qui n'existe pas. Quand ce trou de clairière sert de place pour un objet  $a$  qui peut fonctionner comme cause matérielle du désir de l'Autre et que cet abîme de la vérité de l'être recèle un savoir  $S_2$  qui y vient être supposé, alors commence la psychanalyse.

Pourtant, la fin de l'analyse n'est pas un retour au discours de l'hystérique. La fin de l'analyse implique la destitution subjective où le signifiant  $a$  se destitue de sa place dominante d'agent-maître, autrement dit, la structure  $\frac{a}{\varnothing}$  se déconstruit par la séparation du  $a$  et du  $\varnothing$ , de sorte que le  $a$  est rejeté définitivement comme déchet pour ne pas retomber dans la place de la vérité comme c'est le cas dans le discours de l'hystérique.

## 6. La destitution subjective de la différence sexuelle

Heidegger nous fait remarquer que le champ qu'habite l'homme comporte l'abîme central de l'être. Lacan y fonde la psychanalyse en se servant de la topologie du trou que fait le manque du signifiant  $\varnothing$  et que stipule sa proposition : « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Les formules de sexuation, intégrées dans la structure des quatre discours, nous permettent de saisir comment la sexuation du parlêtre se fonde par rapport au trou ontologique. Alors, d'être homme se définit par cette formule :

$$\frac{(\forall x) \Phi(x)}{(\exists x) \neg \Phi(x)}$$

Tandis que d'être femme se définit par cette formule :

$$\frac{\neg (\forall x) \Phi(x)}{\neg (\exists x) \neg \Phi(x)}$$

Nous pourrions supposer qu'une de ces deux structures de sexuation persiste, sous-jacente à la structure du discours de l'analyste, tout au long du processus analytique de chaque analysant, de sorte qu'au moment final de l'analyse se manifeste soit l'angoisse de castration soit l'envie du pénis.

De toute façon, au moment de la fin, dans la destitution subjective, la protestation masculine de  $(\forall x) \Phi(x)$  ainsi que la menace de castration de  $(\exists x) \neg \Phi(x)$  devraient être abolies du côté de L'Homme, et du côté de La Femme, le trou de  $\neg(\forall x) \Phi(x)$  devrait se maintenir ouvert sans qu'aucun semblant, ni  $a$  ni  $\Phi$ , ne vienne le couvrir. Alors demeurera le signifiant pur du trou  $S(\mathcal{A})$  en tant que ce qui témoigne d'une analyse accomplie.

Dans cet état final de l'analyse sera accomplie ainsi l'abolition de la différence sexuelle que devrait viser le féminisme. Mais cette fin est impossible à atteindre sans l'expérience personnelle de l'analyse qui ne se fait pas de façon collective mais seulement une par une.

Tokyo, le 27 janvier 2015